

Husserl aux sources pré-catégorielles des concepts. Concepts entre expérience et jugement

Maurizio Candiotta

Université de Pise (Alma Mater)
mauriziocandiotta@hotmail.com

Abstract Husserl's late researches on the genesis of the logical structures of judgment from courses of pre-categorial experience provide highly important clues to investigate the genesis of concepts and of their very structures. The philosophy of logic thus turns where philosophy, as a concept forming activity, attains an insight into its own thoughtfare. The elucidation of concept formation shall never neglect judgments, though, for concepts carry an inferential potential that enables inferences between judgements where they occur.

Keywords: Husserl, Frege, Dummett, Logic, Concept Formation

Received 02/12/2019; accepted 27/07/2020.

*A Pinella
amica per mare – per terra sale orizzonte all'aria*

1. Philosophie et philosophie de la logique. Les concepts se faisant (les jugements avec)

L'approche phénoménologique de la *formation des concepts* donne accès à la fois à la manière dont ceux-ci sont forgés et à la *genèse de* leurs formes elles-mêmes. Genèse et structure vont ensemble, donc ; et ce, par le biais de la formation *des* formes.

C'est bien entendu la phénoménologie génétique – telle que Husserl la déploie notamment dans *Logique formelle et logique transcendantale* et *Expérience et Jugement* – qui ouvre à la philosophie l'accès aux structures selon lesquelles se déploie toute activité formatrice de concepts, et notamment la sienne propre. Dans le déroulement de l'expérience perceptive Husserl cherche la genèse des structures des jugements ; dans lesquelles on va retracer celles des concepts.

On va donc, en faisant usage des travaux de Husserl, esquisser

A) la formation des formes catégoriales afférent à

B) la formation de concepts, soit

B₁) l'information d'un seul et même contenu par des telles formes; et

B₂) l'activité d'*extraire* un concept nouveau d'un (seul) jugement, auquel on reste, sans le mettre en relation, à cette fin, avec un autre ; ce qui différencie cette activité de

B₃) la transformation (au sens stricte, telle que David Bell la définit en se référant à Frege), qui amène également à la formation d'un nouveau concept mais qui comporte, par contre, toujours *deux* jugements.

Tout cela affère bien entendu à

C) la formation des jugements, où les concepts entrent comme composantes et porteurs d'un potentiel inférentiel (d'ailleurs bilatéral, car dépendent des concepts qui figurent dans un jugement aussi bien des prémisses desquelles on peut le tirer que des conséquences qu'on peut en tirer). Ce rôle des 'séminal' des concepts par rapport aux inférences renoue la structure des jugements à la connexion entre jugements.

Avant d'entamer notre étude, il convient de rappeler que les analyses phénoménologiques de l'expérience pré-catégorielle sont une filière bien entendu fort importante, mais pas exclusive de la problématique de la phénoménologie génétique. Au sujet de celles-ci on va rappeler rapidement, dans la littérature récente lui étant consacrée, un échantillon remarquable tel *Studia Phaenomenologica* 2018, Volume 18, *The Promise of Genetic Phenomenology*. Ici au moins quatre études doivent être mentionnées, soit les contributions de D. Lohmar, T. Larsen, H. Wang et A. Pugliese, qui se consacrent à reconstituer, respectivement, le lien entre la phénoménologie génétique et l'intersubjectivité (en tant que lieu de constitution de l'objectivité et, à la fois, terrain des croissance des sciences humaines) ; le rôle que jouent les notions d'intérêt et de pré-donné (*pregiveness*) dans la généalogie de la logique, et notamment dans la naissance de la prédication simple ; le rôle de l'affection dans la perception, jusque dans le façonnement du champ perceptif lui-même (soit dans son articulation en premier plan / arrière-plan) ; le rôle de la motivation, avec les problématiques d'ordres pratique et l'ouverture à la dimension historique qu'elle entraîne pour la phénoménologie génétique husserlienne.

2. Formation de concepts à partir de l'expérience perceptive

La «compénétration» (*Durchdringen*), dont Husserl parle à propos de la déception et de la possibilité ouverte, entre le contenu 'qui vient' et le contenu retenu est une manière de *persister* d'un contenu non seulement en connexion avec des contenus nouveaux, mais aussi au-dessous de *formes* changeantes (introduites par modification ; tel est le cas du passage de la contemplation simple à la déception, voire à la pré-signation générique). Cette persistance – dont la «compénétration» n'est que l'une des façons de se mettre en place – d'un contenu sous-jacent à des formes différentes va s'avérer être très importante. Elle a plusieurs manières de se produire, mais celles-ci ont une parenté stricte entre elles.

En relation à la B₁) formation de concepts matériellement déterminés à partir de l'expérience, l'A) formation de formes catégoriales est comme un basse continue qui l'accompagne. La (in)formation des contenus perceptifs par des formes pré-expressives (déception d'attente perceptive, pré-signation générique etc.) prépare à la fois l'A) formation des correspondantes formes catégoriales et B₁) l'information des mêmes contenus par les formes qu'on vient de former. Mais cette deuxième chose n'est possible qu'en force de l'origine commune (l'expérience perceptive, justement) de ces contenus et des formes qu'ils reçoivent. Elles ne peuvent s'y 'appliquer' que parce qu'elles-mêmes prennent origine de formes de modification, soit des manières d'information originaire¹ d'un contenu perceptif par mise en rapport avec d'autres contenus. Cette information

1 On pourrait indiquer comme -B₁) l'information des contenus perceptifs par des formes (modifications) perceptives; par exemple par «compénétrations» avec des autres contenus qui viennent. Donc -B₁) se passe simultanément à A), et ensemble elles préparent B₁).

originaires (modification par contraste, par mise en doute perceptive, par attente ouverte etc.) est à la fois A) formation de formes catégoriales : celles-ci se laissent ‘appliquer’ aux matériaux de la perception parce qu’elles naissent elles-mêmes dans cet élément. Les formes catégoriales sont des manières dont s’explicitent mon ‘je peux’ (appréhender) relatif aux contenus perceptifs que je viens de mettre en relation – comme contrastant les uns avec les attentes générées par les autres, comme attendus sur la base des précédents, comme peut-être (doute) allant effacer les précédents etc. Toute forme catégoriale est destinée à exprimer (quoique «improductivement»²) la mise en rapport de contenus perceptifs de laquelle elle tire son origine : *dire* que quelque chose est douteux c’est bien plus qu’en douter silencieusement, au cours d’une séquence perceptive ; mais c’est bien dire qu’une *perception future* risque de démentir *la présente*³.

La négation explicite l’effacement d’un contenu (qu’au même temps je garde) de la part d’un contenu nouveau, la possibilité explicite l’oscillation (et le *Überschieben*) entre des contenus opposés, alors que la possibilité ouverte explicite le contre-pousser de contenus appartenant à un seul et même genre, mais qui s’excluent mutuellement dû à leur appartenance à des espèces différentes. Or, si l’on peut voir un contenu informé de la sorte comme demeurant identique à travers des différentes formes catégoriales (‘transformation’ au sens large), c’est grâce à la naissance de ces dernières depuis son même élément, comme des manières ‘schématiques’ de l’informer – avant de le transformer. Il faut voir ces formes surgir d’opérations de mise en rapport de contenus perceptifs variables pour voir un contenu perceptif demeurer invariant d’une forme catégoriale à l’autre. Prenons l’exemple fregéen de la transformation (au sens stricte) du sens de l’énoncé ‘la ligne *a* est parallèle à la ligne *b*’ dans celui de l’énoncé ‘la direction de *a* est identique à celle de *b*’. Dans le premier jugement (sens d’énoncé) on trouve la forme de la détermination relationnelle, dans le deuxième celle de l’identité entre objets appartenant à – donc *fondés dans* – d’autres objets : telles les directions *des* lignes. Mais si nous ne saisissons pas *un contenu commun* aux deux nous ne saurions pas reconnaître le concept de parallélisme *comme une transformée* de celui de (identité de) direction⁴; non seulement nous ne saurions le reconnaître, mais, de plus, lui-même il ne saurait l’être, sans partager un tel contenu.

Mais ce contenu, à son tour, ne sera reconnaissable comme identique sous des formes catégoriales changeantes que si l’on a conscience de ces formes comme de manières de mettre en relation des contenus perceptifs – comme étant *originaires* cela. Si l’on se bornait à une compréhension tout à fait catégoriale de ces formes catégoriales (la détermination relationnelle et l’identité entre objets fondés) on ne saurait pas reconnaître comme identique ce qu’elles, à tour de rôle, informent, car on ne verrait que *leur* différence, et ‘donc’ celle de leur contenus en tant que (déjà) informés, à savoir en tant que contenus expressifs. Tout contenu perceptif commun ne nous apparaîtrait que comme vaguement ‘correspondent’ à leurs respectifs contenus perceptifs. Pour voir *dans ceux-ci celui-là* (τοῦτο ἐκεῖνο!) il faut voir ces formes elles-mêmes comme étant capables d’opérer ‘directement’ sur des contenus perceptifs, comme y étant originaires référées. Une compréhension des deux énoncés tiendrait ces formes catégoriales pour

2 La couche de l’expression ne rajoute aucun contenu nouveau à ce qui lui vient de la pré-expressive : au contraire, ce qui passent de l’une à l’autre qui change, strictement parlant, de *forme*. Cf. Husserl 1913 : § 24.

3 Ce dans le cas le plus simple, où l’on doute justement de quelque chose de directement perceptible. Le lien avec la perception peut, bien entendu, être beaucoup plus indirect; mais, selon Husserl, il doit toujours y en avoir un, toute expérience (de doute comme de certitude) étant en dernière instance fondée dans la perceptive.

4 Dummett admet lui aussi, dans un contexte différent, un contenu pré-expressif (Dummett 1993: chap. 11), mais il ne fait pas beaucoup pour le mettre en relation avec l’expressif.

constitutives, sans réserve, pour leur signification, trouverait différentes la signification de l'un et de l'autre énoncé. On ne verrait ce contenu qu'après le coup, donc déjà informé par l'une ou par l'autre forme – et, réciproquement, on ne verrait ces dernières que comme déjà 'remplies' par ce contenu. Certes, on les saurait reconnaître comme identiques en union avec des contenus différents, mais on aurait raté leur capacité d'agir en tant que telles, en tant que vides, en deçà de toute application déterminée mais depuis l'élément tout à fait concret de leur naissance.

Rien, dans ces conditions, ne nous pousserait à dire que les deux énoncés ont un noyau de sens en commun ; au plus, nous dirions qu'ils se réfèrent à des objets qui 'vont ensemble' (mais de quelle façon? Avec quelle nécessité?). Qu'un seul et même contenu non seulement se laisse informer par des formes différentes, mais *demeure* aussi identique – *comme une seule 'pensée'* – dans les deux jugements (significations d'énoncés), c'est là quelque chose qui demande que l'on voit *sa propre* forme (pré-expressive, voire même, dans le passage à la détermination attributive, déjà expressive). Pour voir son identité à travers des formes catégoriales différentes il faut voir son identité de contenu de pensée⁵, ayant déjà une forme qui lui est propre et qui est capable de se composer avec celles qu'il reçoit dans ces jugements. Il s'agit de celles qu'Husserl appelle «formes-noyaux» et «formes syntaxiques», respectivement (Husserl 1929: Appendice I). Mais pour voir cette capacité de composition il faut voir ces formes⁶, à leur tour, comme plongées dans l'élément de ce contenu de pensée, comme prenant naissance de formes d'opérations pré-catégoriales (déception, attente ouverte etc.; ou encore identification perceptive, explication fondée). Cela est nécessaire pour voir un contenu perceptif devenir une pensée capable de se maintenir identique à travers de différentes formes catégoriales, donc identique d'un contenu expressif à l'autre, sous-jacent à des significations différemment informées, mais non pas étranger⁷ à celles-ci. Pour voir l'information du contenu il faut voir la formation des formes.

Le partage de contenu demandé par la B₁) formation de concepts par *transformation* (transformation au sens stricte) est donc strictement liée à ces compénétrations de contenus dont Husserl parle en traitant la A) formation des formes catégoriales elles-mêmes. Non seulement la formation B₁) de concepts matériellement déterminés présuppose ces formes, mais en outre le partage de contenu qu'elle demande est enraciné dans le partage de contenu qu'exige, à son tour, la formation des formes catégoriales elles-mêmes, et que réalise la compénétration des contenus qui chaque fois donnent l'occasion à ce formes de se former.

Tout à fait indubitable est finalement la persistance d'un contenu de pensée au-dessous de tout changement de forme catégoriale là où il s'agit B₂) d'*extraire* un concept nouveau d'un (seul) jugement, sans le transformer dans un autre ; autrement dit, sans le mettre en correspondance avec un autre, donc en travaillant sur un seul jugement et en 'transformant' (au sens large) celui-ci de l'intérieur, sans bouger. C'est le cas de la *decomposition* dummettienne, qu'on va traiter dans le prochain chapitre. Dans ce cas même le sens linguistique, la signification expressive demeure inchangée – bien entendu,

5 L'idée d'une telle identité de pensée – en deçà de toute forme syntaxique – est suggérée par David Bell, qui n'en parle pourtant qu'en relation à la transformation au sens stricte (tel le passage de l'un à l'autre des deux énoncés susmentionnés). Pour cause: il estime que là ce soit la seule procédure de formation de concepts nouveaux. Si l'on pense par contre que la transformation au sens large (la *decomposition* comprise) a le même pouvoir, il faut lui faire correspondre une pareille persistance de contenu ante-syntaxique, une pareille 'insistance' sur un contenu inchangé.

6 Il s'agit bien entendu d'une conscience non-thématique, accompagnant celle qu'on a de ce que ces formes informent.

7 Etranger il serait, par rapport à ces significations expressives, s'il ne leur était que 'associable', sans que cela soit pour elles constitutif.

celle de l'énoncé entier ; mais de celui-ci (et, respectivement, du jugement qu'il exprime) on tire un prédicat nouveau⁸, dont le sens est un concept nouveau. Ici la formation de concepts nouveaux non seulement présuppose un contenu demeurant inchangé, mais fait appui sur – opère dans l'élément de – un contenu expressif (énonciatif) stable.

La décomposition se prête très bien à être entendue comme un cas de fondation au sens husserlien, car la saisie du sens d'un prédicat 'extrait' par décomposition d'un énoncé – à savoir par mise en évidence d'un modèle qu'il partage avec d'autres énoncés – présuppose naturellement la compréhension de l'énoncé lui-même, et donc la connaissance de la signification de ses parties. Dont les prédicats qui le constituent, qui en sont des constituants (*constituents*), et non pas simplement de composants (*components*), dans le langage de Dummett. La compréhension de ces derniers est donc *fondée* dans celle des premiers ; et puisqu'il s'agit, là, de leur compréhensibilité de principe, donc de leur 'constitution' entendue comme venue à l'être en tant qu'unités de signification, on peut bien dire que les concepts qui sont des composants d'un jugement sont eux-mêmes fondés dans ceux qui sont ses constituants.

Cette lecture trouve une confirmation dans le traitement husserlien du rapport entre jugements généraux et jugements singuliers, rapport que chez Dummett est exemplaire de la relation entre décomposition et analyse en parties constitutives : les concepts obtenus par décomposition – dans le cas le plus simple – d'un énoncé atomique peuvent jouer le rôle de constituants d'énoncés de généralité (par exemple, quantifiés) (Dummett 1981: 273-274 et 282, 1991: 210 et 302 ; Sluga 1980: 86). C'est cela qui, entre autres, rend fructueuse la notion de décomposition, qui montre par-là d'être utile pour rendre compte de la structure d'une classe aussi importante d'énoncés. Or chez Husserl la signification des énoncés généraux est *fondée* dans celle des jugements singuliers – notamment, on peut la tirer de la signification d'un énoncé singulier par transformation (Husserl 1939 : §§ 96 et 97) (au sens large, par rapport au sens stricte qu'on trouve chez David Bell (Bell 1987 et surtout 1996), où ce terme désigne la B₃) procédure frégréenne de mise en correspondance de deux jugements *équivalents* afin de former un concept nouveau). Donc comme pour Husserl les jugements généraux sont fondés sur les singuliers, de même pour Dummett les constituants des uns sont fondés dans les constituants des autres. L'application de la notion husserlienne de fondation aux notions dummettiennes est justifiée par leur rencontre au carrefour des énoncés généraux.

Bien entendu : même sur un énoncé quantifié on peut exercer la décomposition pour en tirer des nouveaux prédicats ; en ce cas celui-ci sera fondé dans d'autres prédicats fondés, à savoir les constituants de l'énoncé général d'où on l'a tiré. Dernièrement, pourtant, la régression de l'analyse doit toujours parvenir à des énoncés dépourvus d'expressions de généralité⁹ ; pour rendre compte de leur signification on pourra plus faire appel à la compréhension d'un autre énoncé, dont on aurait tiré, comme des composants, leur constituants. On peut bel et bien réitérer la fondation, mais elle a toujours une limite inférieure : c'est ici que Husserl s'achemine sur la route 'kantienne' de la formation des concepts à partir de l'expérience. La C) formation des jugements renvoie parfois à la B₂) formation des concepts depuis des jugements, mais

8 Dummett appelle «prédicats complexes» les prédicats qu'on tire d'un énoncé par décomposition ; son critère pour la simplicité et la complexité n'est pourtant pas tout à fait univoque, comme on le voit dans le chapitre II de son 1973.

9 Ce au moins selon le modèle qu'a introduit Frege, et que Husserl adopte, selon lequel les énoncés contenant des expressions de généralité sont 'fondés' – quant à leur *signification*, quoi qu'il en soit de leurs valeurs de vérité – dans des énoncés qui en sont dépourvus. Contre cette conception de la signification des énoncés Fred Sommers a reproposé la vision de la logique 'terministe' traditionnelle : cf. Sommers 1982: 164-167 et ch. 1 et 2. En faveur de la nouveauté frégréenne cf. Dummett 1973: 21, 1981: 284-285 ; Geach 1972 et 1975 ; Bouveresse 1986.

dernièrement toujours à B₁) celle depuis l'expérience. Dans la hiérarchie fondationnelle qu'on a déjà rencontrée il faudra maintenant distinguer, parmi les «concepts empiriques» au très large sens husserlien, les concepts fondés en d'autres concepts de ceux qu'on tire directement de l'expérience. Les premiers on les tire par contre de jugements justement par décomposition¹⁰. Les concepts purs, par contre, sont tous fondés.

3. La formation des concepts entre grammaire catégoriale et théorie de l'inférence

Avant de conclure cette première étude de la rencontre entre phénoménologie et philosophie analytique sur le terrain de la formation des concepts, essayons de situer ce problème dans le cadre de l'analytique logique husserlienne elle-même. Dans les termes de la tripartition husserlienne (Husserl 1929: [63]) de l'apophantique formelle (morphologie pure, logique de la conséquence, logique de la vérité), l'étude de formation des concepts se situe à l'intersection des deux premières parties. La structure formelle d'un concept est quelque chose qui contribue à la *bonne formation* des jugements où il paraît. De même, les transformations (*stricto sensu*) qui lient un concept à un autre renvoient à la structure des jugements liés par transformation que les deux concepts contribuent à former ; les formes catégoriales (notamment syntaxiques) de ces concepts doivent naturellement assurer la bonne formation de ces jugements, mais elles sont à la fois ce qui nous permet de reconnaître leur noyau commun de sens comme différemment informé, donc ce qui nous fait saisir un nouveau concept. La formation de concepts est partant liée, d'un côté, à la (bonne) formation des jugements, à savoir à l'objet de la *morphologie* pure. Mais les conclusions qu'il est légitime de tirer d'un jugement, et ses incompatibilités avec d'autres jugements – objet de la logique de la *conséquence* – renvoient eux aussi à la structure des concepts qu'on peut tirer de ces jugements.

Husserl, en traitant la logique de la conséquence, n'énonce que ses principes généraux : non-contradiction, tiers exclu, et en outre *modus ponens* et *modus tollens*, qui lient la logique de la conséquence à celle de la vérité (Husserl 1929 : § 20). Mais tout schéma dérivé de ces lois fondamentales fait aussi bien partie de la logique de la conséquence. Ici les schémas d'inférence enchaînent des schémas de jugements – lesquels se laissent enchaîner justement parce qu'ils sont des schémas, parce qu'ils sont mis en variables. Or la structure en teneur de variables d'un concept – en dernière analyse, les concepts formels qui l'articulent – est déjà à l'œuvre pour assurer l'unité de chaque jugement, avant tout enchaînement inférentiel. La logique de la conséquence, faisant appui sur la même structure de variables des jugements que leur morphologie, recouvre donc l'analyse (typique) de la formation des concepts. Tout schéma d'inférence contient naturellement des variables ('schématiques'), de même que, de leur côté, des jugements concrets ne sont reconnaissables comme suivant un schéma qu'en tant qu'on les regarde comme 'contenant' des variables, comme exemplifiant un modèle invariant. Tout schéma d'inférence se laisse remplir variablement, tout comme un concept ; dans la saisie d'un concept je sais comment tirer des conclusions suivant un certain schéma, voire appliquer des conditions de vérité. Le concept, c'est du savoir-faire – conscience de «what we are ready to do» – même au niveau des inférences. A toute inférence

10 La *decomposition* dummettienne naturellement s'exerce en premier lieu sur des *énoncés*, et en tire avant tout des *prédicats*. On a longuement critiqué Husserl par sa méconnaissance du caractère incontournable de la 'médiation' linguistique (cf. Derrida 1962 et 1967). Husserl lui-même parvint d'ailleurs à reconnaître l'immaturation de la *Recherche logique* à cet égard (cf. Costa 1996: 167).

correspond un jugement hypothétique¹¹, qu'il faut saisir dans sa structure variable, en remontant finalement aux concepts formels qu'il exemplifie. Il faut le 'comprendre' à la manière d'un concept pour le voir justement correspondre à l'argument en question. En rétrocedant chaque fois de la justification d'une forme d'inférence dérivée à l'illustration d'une forme de concept qui la comprend, la logique de la conséquence ré-parcourt elle-même le chemin de morphologie, mais à partir des jugements en direction des concepts. Sans une mise en variables il n'y aurait ni unité d'un jugement (morphologie) ni unité (validité) d'inférences. Au niveau des jugements isolés l'unité est assurée précisément par le fait qu'en eux un élément 'saturé' complète un élément incomplet (Husserl 1901: IV R. § 10), à savoir par la présence de concepts, de facteurs de signification 'contenant' des variables – autrement dit, compréhensibles uniquement comme étant susceptibles d'être complétés de différentes manières, de façon variable. Pour saisir le jugement lui-même il faut voir en lui les concepts – les possibilités de variation – qui sont constitutifs pour lui. Les voir comme par rétention des phases de sa constitution, et par conscience protensionnelle de ce à quoi sa constitution l'adresse.

La morphologie, il est vrai, étudie plutôt les lois de la *composition* signifiante, de production d'une signification par composition de significations appartenant à des catégories aptes à cela ; mais la subdivision d'une unité de signification dans ses constituant ne fait que parcourir le chemin envers. Toute compréhension, avant même que toute analyse explicite, n'est donc qu'un exercice de compétence morphologique, la direction étant inverse par rapport à la construction de la théorie. Cet exercice nous fait voir chaque constituant du jugement en tant qu'il appartient à une certaine catégorie, en tant que cette catégorie entre dans la compréhension de l'énoncé¹². Par là nous voyons également sa capacité de se recomposer dans une unité, celle justement d'un jugement – en fait, d'entrer en plusieurs jugements en se composant avec d'autres éléments, pourvu qu'ils appartiennent à la même catégorie. On cerne donc sa (leur) capacité de varier. Tout jugement est donc saisi comme le point d'entrecroisement d'infinies variantes possibles ; tout état de choses n'est compris – par la saisie d'un jugement – que comme imbriqué, par sa forme, avec d'autres états de choses, lui étant étrangers mais à la fois ordonnables selon ces lignes de force qui sont justement les formes de leurs éléments.

Bien entendu, les conséquences plus générales de tout cela demandent une évaluation très prudente. Cette énucléation de la forme est-elle le 'progrès' le plus accompli, et raffiné, de la marche dominatrice se déployant pendant l'entière «époque de l'image du monde»? La forme est-elle un 'équivalent universel' qui rendrait tout étant échangeable avec les autres, la mise en théorie de la forme étant alors une démarche – animée sans faute par une volonté de puissance – pour maîtriser au préalable les voies de cet échange? Ou bien, précisément pas? Comprendre l'étant en ses formes *dans l'attitude phénoménologique* n'est-ce justement faire un pas en arrière par rapport à leur *Vorhandenheit* et à notre action manipulatrice?

Pour établir cela il faudra examiner plus de près le lien entre pensée conceptuelle, en tant que pensée de la forme, et attitude phénoménologique. La mise en relief des formes

11 Cf. Husserl 1929: [60], où la correspondance entre inférences et jugements hypothétiques est pensée comme une transition de la logique de la conséquence à celle de la vérité ; cette dernière serait donc impliquée dans le lien, que la formation des concepts comporte, entre morphologie et logique de la conséquence. A signaler aussi Ryle 1950: 243-245, où la relation entre inférences et jugements hypothétiques reçoit une interprétation très intéressante pour le phénoménologue, mais qui est en tension avec certains propos de Husserl.

12 La «élusivité» de la référence dénoncée par Quine semble constituer une objection au rôle qu'on assigne ici à la compétence catégoriale dans la compréhension : si ma compréhension d'un acte de parole tel 'gavagai' se passe également bien que je l'entende comme un le nom d'un objet ou comme un énoncé, il paraît que la 'signification' – et, dans tous les cas, la compréhension (cf. Laugier 1996: 178) – est indifférente aux catégories auxquelles on assigne ce mot et, respectivement, ce à quoi il se réfère.

en tant que telle ne suffit pas, car elle peut très bien se faire en demeurant dans l'attitude naturelle. L'élargissement (Courtine 1996 : 22-26, 30) de la configuration de l'objet – donc de l'étant en tant qu'objet – de sujet de propositions à toute la gamme des formes propres à la logique post-bolzanienne ne saurait probablement pas non plus, à lui seul, effacer tout soupçon de persistance dans la métaphysique. Ce soupçon, en effet, pourrait très bien se renouveler à l'égard de cet élargissement lui-même, qui serait alors tenu pour un effet de la ruse de la raison dominatrice. Pour contester l'appartenance de la phénoménologie husserlienne à la métaphysique de la présence, il faut davantage creuser qu'élargir.

Références

Bell, David (1987), «Thoughts», in *Notre Dame Journal of formal Logic*, n. XXVIII/1, pp. 36-50.

Bell, David (1996), «The formation of concepts and the structure of thoughts», in *Phenomenology and philosophical research*, n. LVI/3, pp. 583-596.

Bouveresse, Jacques (1986), *La théorie de la proposition atomique et l'asymétrie du sujet et du prédicat : deux dogmes de la logique contemporaine?*, dans *Mérites et limites des méthodes logiques en philosophie*, Fondation Singer-Polignac (éd.), Paris.

Costa, Vincenzo (1996), *La generazione della forma. la fenomenologia e il problema della genesi in Husserl e in Derrida*, Jaca Book, Milano.

Courtine, Jean-François (1996)a, *L'objet de la logique*, dans Courtine, Jean-François, *Phénoménologie et logique*, Éditions rue d'Ulm, Paris, 1996.

Courtine, Jean-François (1996)b, *Phénoménologie et logique*, Éditions rue d'Ulm, Paris.

Derrida, Jacques (1962), *Introduction*, dans Husserl, Edmund, *L'origine de la géométrie*, PUF, Paris.

Derrida, Jacques (1967), *La voix et le phénomène*, PUF, Paris.

Dummett, Michael (1973), *Frege. Philosophy of language*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).

Dummett, Michael (1981), *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).

Dummett, Michael (1991), *Frege and Other Philosophers*, OUPS, Oxford.

Dummett, Michael (1993), *The Origins of Analytic Philosophy*, Bloomsbury, London.

Geach, Peter (1972), *History of the Corruption of Logic*, dans Geach, Peter, *Logic Matters*, Clarendon Press, Oxford.

Geach, Peter (1975), *Names and Identity*, dans Guttenplan, Samuel, *Mind and Language*, Clarendon Press, Oxford.

Husserl, Edmund (1901), *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX.

Husserl, Edmund (1913), *Ideen für eine reine Phänomenologie und eine phänomenologische Philosophie. Erstes Buch: Einführung in die reine Phänomenologie*, Husserliana III.

Husserl, Edmund (1929), *Formale und transzendente Logik*, Husserliana XVII.

Husserl, Edmund (1939), *Erfahrung und Urteil*, Felix Meiner Verlag, Hamburg 1948.

Laugier, Sandra (1996), *Frege et le mythe de la signification*, dans J.-Fr. Courtine (éd.) *Phénoménologie et logique*, Editions rue d'Ulm, Paris.

Ryle, Gilbert (1950), "If", "So" and "Because", dans Ryle, Gilbert, *Philosophical Papers*, vol. II, Routledge, Bristol 1990.

Sluga, Hans (1980), *Gottlob Frege*, Routledge and Kegan Paul, London.

Sommers, Fred (1982), *The Logic of Natural Language*, Oxford University Press, Oxford.

NB. Les quelques citations de pages entre parenthèses carrées font référence à l'édition originale des ouvrages de Husserl, dont les pages sont reproduites, justement entre parenthèses carrées, dans les éditions récentes.